

# La Nation

Journal vaudois

JAA. 1000 Lausanne 1

Bimensuel hors partis fondé en 1931, publié par la Ligue vaudoise  
Le numéro: Fr. 3,50 Abonnement annuel: Fr. 77.-  
Apprentis, étudiants: Fr. 33.-



## Le christianisme rend-il indifférent au monde ?

Dans l'ouvrage *Au-delà des droits de l'homme*, dont nous avons déjà présenté la postface intitulée *Qu'est-ce que le libéralisme?*<sup>1</sup>, M. Alain de Benoist décrit la progression de l'individualisme dans la civilisation occidentale. Il montre comment, au fil des siècles, une société où les hommes se définissaient essentiellement par leur appartenance à la lignée familiale, à la classe sociale et à la communauté nationale, a fait place à une société qui n'est plus qu'une organisation de services de tous genres à l'individu.

Pour de Benoist, le christianisme est un facteur clef de ce processus de décomposition. Universaliste – c'est-à-dire sans frontières –, cette religion instaure, toujours selon lui, une relation directe de l'homme à son Dieu, auquel seul il rend compte de ses actes. L'homme se trouve ainsi débarassé par le haut de toutes ses déterminations collectives, ce qui le rend indifférent à l'égard du monde et de ses œuvres.

Le constat n'est pas entièrement faux, mais il ne rend compte que d'une partie de la réalité. Car, parallèlement à la montée de l'individualisme libéral, on constate une montée du collectivisme étatique. Et ce collectivisme court-circuite la communauté traditionnelle au moins autant que l'individualisme, lui substituant

une communauté de carton-pâte où les schémas morts de l'administration remplacent les liens vivants des familles, des groupements intermédiaires et de la nation.

Les sources chrétiennes du collectivisme sont non moins évidentes que celles de l'individualisme: l'esprit communautaire des premiers chrétiens, la mise en commun des biens, l'esprit de sacrifice pour les autres imitant celui du Christ. Au fur et à mesure que l'Eglise reculait devant la modernité et faisait place à l'«Etat-Providence», ces expressions de l'amour chrétien se transformaient en obligations administratives, redistribution des richesses par l'impôt et restriction des libertés au nom de l'intérêt général.

A la négation individualiste de la communauté, que dénonce justement de Benoist, fait donc symétrie la négation collectiviste des libertés personnelles: les deux caractéristiques sociales essentielles de l'être humain sont ainsi mises artificiellement en contradiction. Au début, disons à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, elles inspiraient alternativement, au gré des élections, une politique libérale puis une politique socialiste, chacune défaisant ce que l'autre avait fait. Aujourd'hui, elles s'allient bien souvent – on le voit exemplairement avec le social-libéralisme de l'Union européenne – pour

détruire ce qui reste de l'ancien monde.

Nous sommes donc en face, non du rabougrissement linéaire d'une civilisation en fin de course, mais de la croissance séparée et sectaire d'éléments autrefois unis dans la synthèse de la chrétienté. C'est de la rupture de cette synthèse prodigieuse de trois civilisations, Jérusalem, Athènes et Rome, qu'ont surgi l'individualisme et le collectivisme. Il convient toutefois de distinguer, et de ne pas reprocher au christianisme les failles de la chrétienté, qui est une civilisation, aussi mortelle que les autres.

Il est impossible de déduire, tant de l'Ancien Testament que du Nouveau, l'idée que l'homme pourrait, voire devrait se désintéresser des choses de ce monde. Pour bien le saisir, il faut avoir en tête le point de vue original du christianisme sur la relation entre l'humanité et Dieu. Cette relation ne se présente ni comme une fusion instable à la manière coranique, ni comme une coexistence séparée, de type libéral, entre la foi privée et la laïcité publique, ni comme un antagonisme qui nierait la valeur du monde, relatif et passager, au nom de l'absolu divin ou qui, à l'inverse, proclamerait que ce monde est le seul existant. Le point de

vue chrétien se présente comme une distinction, c'est-à-dire comme une union différenciée, de l'Au-delà et de l'ici-bas.

Cela signifie que, même relatif, notre monde reste digne d'être mis en valeur. Le Christ, interface entre la terre et le ciel, n'a coupé ni le fil qui nous attache à la terre, ni celui qui nous relie à Dieu. C'est trop peu dire: il a tenu l'un et l'autre avec toute la force de l'incarnation.

Dès lors, en toute situation, la double question est posée au croyant de sa fidélité à son Dieu et de sa pleine implication dans un monde dont il a la charge depuis le commencement des temps.

Et c'est précisément grâce à cette distinction des deux mondes – et à son engagement dans les deux – que le christianisme, et lui seul, a pu pleinement reconnaître, dans le cadre de la toute-puissance divine, leur pleine autonomie à la philosophie, aux arts, aux sciences et à la politique. Toute l'histoire de l'Europe chrétienne, et jusqu'à l'ampleur de la débâcle actuelle, en témoigne.

Olivier Delacrétaiz

<sup>1</sup> *La Nation* N° 2116 du 15 février 2019.

## La Pologne encore conservatrice

En Pologne, les élections présidentielles ont donné une courte victoire au président sortant, Andrzej Duda, du parti conservateur Droit et Justice (PiS). Il a obtenu 51,21% des voix, contre 48,79% à son adversaire libéral et pro-européen.

Chez nous, beaucoup d'esprits conservateurs se réjouissent de ce succès, qui évoque tout à la fois la persistance des valeurs traditionnelles, le refus des ingérences extérieures, la résistance aux «évolutions» de mœurs qui se sont imposées en Europe occidentale, ou encore la résistance à l'immigration.

Il faut néanmoins observer les choses telles qu'elles sont, et non comme on voudrait qu'elles soient. D'abord, le parti PiS n'échappe pas aux dérives propres à la démocratie électorale, où la volonté de gagner fait souvent oublier l'intérêt supérieur de l'unité du pays. Par ailleurs, les conservateurs polonais sont animés d'un ressentiment obsessionnel à

l'égard de la période communiste, qui les a conduits à mener, sur le plan interne, des chasses aux sorcières aussi querelleuses qu'inutiles; en politique internationale, ils adoptent une position violemment anti-russe, alignée sur les Etats-Unis.

Surtout, le résultat modeste du camp conservateur trahit aussi son affaiblissement. Si la Pologne apparaît encore comme un bastion de la «vieille Europe», on aurait tort de sous-estimer la rapidité avec laquelle la société s'y transforme, sous l'effet de courants extérieurs et intérieurs. Cette transformation a commencé beaucoup plus tard que chez nous, mais elle a commencé, au point que la société polonaise apparaît aujourd'hui fortement divisée. La récente élection présidentielle atteste de cette division; elle n'est qu'un épisode d'une longue histoire qui ressemble à un roman de Jean Raspail.

P.-G. B.

## L'étau de l'antiracisme se resserre

TRUMP HABITE A LA MAISON "BLANCHE" !, ...

COMME PAR HASARD...!



OLB

# A la conquête du Caucase

Ce n'est pas un nouveau livre: *A la conquête du Caucase* a été publié pour la première fois en 2006, puis réédité en 2018 au moment de la parution de *L'épopée sibérienne*<sup>1</sup>. Ces deux ouvrages d'Eric Hoesli se complètent parfaitement pour retracer l'histoire de l'expansion géographique de la Russie – expansion à l'Est vers la Sibérie, dès le XVI<sup>e</sup> siècle, puis plus modestement au sud dans le Caucase, vers la fin du XVIII<sup>e</sup>.

A cette époque, l'armée impériale se heurte à une vive résistance lorsqu'elle cherche à s'assurer le contrôle de ces régions montagneuses, où vivent des peuples musulmans habitués à se retrancher habilement dans le terrain. Abkhazes, Tcherkesses, Adygues, Kabardes, Lezguiens, Ingouches ou Tchétchènes ne se laissent guère approcher et donnent du fil à retordre aux officiers russes. Tantôt ils tendent des embuscades dans les étroites vallées qui montent vers leurs territoires, tantôt ils descendent piller la plaine avant de remonter dans leurs inaccessibles villages. De véritables forteresses sont érigées sur des surplombs rocheux, où les montagnards mènent bataille sous la conduite de chefs charismatiques tels que le fameux imam Chamil. Ce dernier finira par être capturé en 1859, mais d'autres lui succèdent, et l'opposition farouche des peuples du Caucase à l'égard de la domination russe

restera une constante tout au long de l'histoire, jusqu'à nos jours.

Cette animosité sera régulièrement exploitée par les ennemis de la Russie. Dès les années 1830, le «Grand Jeu» des Britanniques s'invite dans la région pour contrer l'influence russe. Des agents s'infiltrèrent depuis l'ouest en Circassie, se lient avec les populations locales, suscitent des revendications autonomistes en promettant le soutien et la reconnaissance des Etats occidentaux. Ces menées feront long feu, mais les Russes auront bien du mal à maintenir leurs fortifications les plus exposées le long de la côte escarpée de la mer Noire.

L'épopée historique que nous propose l'auteur évolue ensuite vers le centre du Caucase, où se dressent les sommets les plus élevés de la chaîne montagneuse. Dans la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, ceux-ci attirent les pionniers européens de l'alpinisme – cette fois avec des intentions plus sportives que politiques – qui se mesurent les uns après les autres aux dangers des hauteurs pour réussir l'ascension de l'Elbrouz, du Kochtan-Taou et de l'Ouchba. Lorsqu'éclate la Deuxième Guerre mondiale, les Allemands redonnent à l'exploit physique une dimension militaire en portant les combats jusqu'au cœur des cimes enneigées. Cependant, l'objectif stratégique de la Wehrmacht en 1942 est

davantage dans la plaine, au nord du massif caucasien – où, à la suite des chars allemands, le récit nous entraîne toujours plus à l'est, cette fois vers les riches sous-sols pétrolifères de la Tchétchénie, du Daguestan et de l'Azerbaïdjan.

Le pétrole restera un fil conducteur pour les derniers chapitres. Entretiens, la Russie est devenue communiste et le pouvoir soviétique mène une répression féroce contre plusieurs républiques du Caucase, coupables d'avoir accueilli trop favorablement l'avancée des soldats allemands. Sur les ordres de Staline et de Bériia, pourtant tous deux géorgiens, des régions entières sont vidées de leurs habitants, qui sont déportés brutalement vers l'Asie centrale. Mais sur les rives de la mer Caspienne, c'est désormais l'or noir qui dicte l'histoire. La ville de Bakou est devenue un eldorado dès la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, attirant de nombreux investisseurs et travailleurs étrangers pour exploiter cette nouvelle énergie prometteuse qui jaillit puissamment de la terre. Cette fulgurante prospérité industrielle et commerciale est coupée dans son élan par divers conflits sociaux et ethniques qui éclatent à la veille de la révolution bolchevique, puis par une poussée de l'armée turque. La Caspienne et les Etats qui l'entourent vont pourtant continuer à vivre de l'extraction et de l'exportation du pétrole.

Au moment où l'Union soviétique s'effondre, dans la dernière décennie du XX<sup>e</sup> siècle, cette région se retrouve au centre d'un nouveau «Grand Jeu» où les intérêts politico-économiques des Etats-Unis et de leurs alliés européens s'opposent à ceux de la Russie. Tandis que cette dernière s'enlise dans un nouveau conflit en Tchétchénie, les Américains posent leurs pions, acquièrent des concessions sur les champs pétrolifères et commencent la construction d'un oléoduc reliant directement Bakou à la Méditerranée, en évitant ainsi le goulet d'étranglement du Bosphore; au passage, ils prennent le contrôle de la Géorgie, selon un scénario qui deviendra par la suite un grand classique: présence militaire, aide économique massive, «Révolution des Roses».

Le livre d'Eric Hoesli constitue une lecture passionnante pour qui souhaite mieux situer, sous l'angle historique mais aussi géographique et géopolitique, cette chaîne montagneuse qui s'étire d'ouest en est, de la mer Noire à la mer Caspienne, servant de point de rencontre à plusieurs civilisations et apparaissant à l'Européen moyen comme une introduction aux vastes espaces de l'Asie centrale.

P.-G. Bieri

<sup>1</sup> Voir *La Nation* n° 2126 du 5 juillet 2019.

## Sur la route des mots

Jean Romain a récemment publié un livre consacré à sa passion pour la moto. Il s'agit du récit de plusieurs voyages narrés de manière subtile et charnelle. La route est racontée sur un papier blanc glacé, agrémenté de toute une série de belles photographies réalisées lors de ces pérégrinations.

*Raconte-moi la route* commence avec un chapitre sur le père qui initia l'auteur à la moto dans son Valais natal habité de transcendance. Jean Romain est l'héritier de son père. Il hérite aussi du souci de l'essentiel: «Chez nous, il y avait le crucifix et la moto.» La première phrase de ce récit présente ainsi deux références fondamentales qui se complètent: d'une part la moto et l'horizontalité de sa route (l'immanence de notre monde), et d'autre part le crucifix et la verticalité (la transcendance), la route étant un moyen pour accéder à la transcendance.

Deux grands voyages occupent chacun une partie importante du livre, la route 66, allant de Chicago à Santa Monica, et la route du Cap Nord, entamée à partir de Hambourg et menée jusqu'à la pointe septentrionale de l'Europe. Il est intéressant de noter que Jean Romain

parcourt des routes traversant des terres de notre civilisation occidentale, que ce soit en Amérique du Nord, en Europe ou en Australie. En cela, il se consacre à notre civilisation, à ses paysages, à sa poésie, à son âme.

Le périple à moto doit bien sûr se vivre avant tout, mais il est bien qu'un écrivain en témoigne pour que les autres hommes puissent le vivre aussi, à leur tour, par la puissance thaumaturgique des mots. L'auteur se donne cette mission de *dire* et il y parvient avec une prose fluide, qui parle de manière simple des choses triviales, qui se fait parfois plus philosophique ou poétique, afin de dire l'ineffable des intensités vécues.

Jean Romain est aussi philosophe et il pense ce que signifie le fait de voyager à moto. Celle-ci permet d'être «dans le monde, plus intensément». Elle permet aussi de parcourir de grandes distances assez rapidement et fait donc défiler devant les yeux du baroudeur les plans successifs de paysages divers. La route est cinématographique. Elle permet de contempler la beauté du monde. Il y a par ailleurs un phénomène de dépouillement qui s'opère au fur et mesure que

les kilomètres s'accumulent: «Parcourir la longue route, c'est attendre que notre banalité s'élève, et ainsi, comme une statue de Giacometti, se débarrasser du superflu et renouer avec la pluralité du simple. La route est une pierre ponce gigantesque, et l'homme de la route ne méprise rien, aucune lumière, aucune odeur. Tout prend une importance accrue à ses sens, car elle joue comme une loupe.» La route amène à des états contemplatifs. La moto est une ascèse et une mystique. Elle est l'un des innombrables chemins menant aux «minutes heureuses», à des fulgurances de plénitude surprenant l'homme qui sait s'y prendre.

Jean Romain est habité par les figures du christianisme, mais il l'est tout autant par l'autre racine de notre civilisation: la culture classique gréco-latine. Le monde est peut-être habité par les dieux, par des forces, certainement par un «absolu». Sa perception du monde est également imprégnée par la grande littérature dont des références ponctuent le texte: «Tout est mots chez moi», écrit-il.

Mais ce qui sous-tend de manière fondamentale ce récit est un éloge de la vie humaine. C'est le récit en «je» d'un homme qui éprouve le monde. Durant ses odyssées à moto, Jean Romain vit toute la gamme des expériences, des plus triviales aux plus rares, à l'image de toutes les météorologies que l'on vit directement sur cet engin. C'est un homme équilibré et solide qui organise ses déplacements, souvent avec un ou quelques amis, parfois avec son épouse, parfois seul. Il vit des joies, des angoisses, une immense peur sur un pont surplombant un fjord poussé par des vents furieux, de bonnes nuits, des mauvaises aussi,

mais souvent métamorphosées au matin par les promesses du nouveau jour. Un peu comme Ulysse, l'homme avance en ce séjour qu'il sait être le sien, entre les obscurités, les banalités et les lumières qui le composent, à la recherche du bonheur. Ce récit défend ainsi un humanisme profond. La critique au vitriol du «monde an-humain» de Las Vegas est magnifique et permettra aux lecteurs d'éviter ce lieu de malfaisances. L'auteur dépeint l'homme universel tout en réalisant son autoportrait à la lumière de la route.

On ne fera peut-être jamais de moto, on ne parcourra probablement pas ces routes, notamment celles qui durent des semaines, mais, par cette prose, on en aura eu un avant-goût et même peut-être — ô miracle — le goût. On comprendra aussi ceux qui pratiquent cette activité, et c'est toujours bien de comprendre une passion que nous ne partageons peut-être pas. Cela pousse au respect et à la sympathie. Enfin, c'est un vibrant appel à vivre nos vies d'hommes le plus intensément possible: «la route permet la vie». Jean Romain nous le dit dans ce *manuel* consacré au *bon usage de la moto*, un véritable *mode d'emploi*, à adjoindre à celui de la mécanique matérielle de l'objet.

Le texte parle de la beauté des *pays* traversés, de leurs singularités, et il dit aussi le plaisir à retourner chez soi. Il se clôt sur la douceur de la Toscane, paradis terrestre s'il en est, *locus amoenus*, séjour par excellence de l'homme, Ithaque retrouvée...

David Rouzeau

Jean Romain, *Raconte-moi la route*, Ed. Slatkine, Genève, 2020.

## A la mode

Il y a ceux qui roulent pour le climat et ceux qui surfent sur le bio. Mais on peut faire mieux.

Un prospectus me vante les mérites de la «pergola bioclimatique». D'une pierre deux coups! C'est fort. Mais au fait, c'est quoi, une pergola bioclimatique? Le dépliant sur six pages de papier glacé présente de belles photos, mais aucune explication. J'apprends

juste que je peux *prolonger mon espace de vie*. Le site de l'entreprise – que nous consultons en bon journaliste d'investigation – n'en dit guère plus.

Qu'importe. Ce qui compte, c'est d'être de son temps, grâce à ce fournisseur qui se nomme *Green Art*. Car le conseiller en marketing n'a pas oublié la touche de vert.

C.

# Café Romand

Jamais nous n'oublierons cette matinée du printemps 2004 qui nous vit pousser pour la première fois les portes du Café Romand. La brasserie allait profondément entrer dans la vie de l'auteur de ces lignes. Elle devint petit à petit et tout à la fois un point de repli, une scène du théâtre social lausannois, une heureuse solution de facilité (parfois même une évidence) en cas d'hésitations bistrologiques.

Le Romand est une machine à souvenirs et à réjouissances à venir: il y a les soupers du vendredi soir, avant la séance de Zofingue; les repas de midi, en cravate, à deux pas du bureau; les cafés improvisés le samedi matin, en jeans et t-shirts estivaux. Le soussigné n'hésitera pas une minute à dire qu'il est un habitué.

Pourtant, la lecture du récent ouvrage de Michel Rime, *Le Romand, un Café de légende*, a provoqué en nous un sentiment mitigé.

Il faut d'abord dire que c'est un bel objet. Un peu à l'image du Café qu'il raconte. Sa reliure cartonnée dégage une impression de solidité. L'iconographie est riche et variée. Certaines photographies marquent les mémoires. Le cliché de Marcel Imsand représentant l'avocat André Manuel en conversation malicieuse avec Jacques Chessex tient effectivement de la légende. Nous sommes quelques-uns qui auraient adoré les entendre s'envoler.

On ne se lasse pas non plus de contempler les reproductions des pages du livre d'or du restaurant, entre caricatures et écritures en

rondes et déliées. De même qu'on contemple avec des envies de spé-léologue la photo des anciennes cuves à vin en béton, recouvertes de mosaïques turquoises, ou celle des grands tonneaux de bois, avec portette et robinet. Les premières sont aujourd'hui vides depuis longtemps, les seconds ont disparu.

Les pages consacrées au paysage gastronomique lausannois du début du XX<sup>e</sup> siècle font

rêver. On ne peut que regretter la disparition des autres grandes brasseries lausannoises, le Café Bellevue ou la Brasserie Munichoise.

L'auteur a l'excellente idée de faire l'histoire architecturale et urbanistique du bâtiment dit «de la Pax», au 2, place Saint-François, inauguré en 1951. Son plan révèle une belle cohérence. Ses caves abritent les vases à vin du Café Romand, son hall est flanqué sur la gauche d'une librairie, sur sa droite d'une pâtisserie. Qu'aujourd'hui un kiosque à journaux et un café Starbucks se trouvent à cet endroit montre finalement que l'architecte avait vu juste.

Avec une insistance parfois un peu répétitive, plusieurs des personnes interrogées par M. Rime affirment que le Romand était le lieu de la diversité sociale: ouvriers et banquiers, avocats et enseignants, retraités et étudiants. A propos du Romand, cette affirmation est presque devenue un lieu commun dans la bouche des Lausannois. Aujourd'hui encore, la clientèle du Café est sociologiquement bien plus

composite que celle des bars à sirops bios du Quartier sous-gare, véritable ghetto à bobos. Ce ne sont pourtant pas les actuels patrons du Romand qui s'épanchent en considérations vides sur le multiculturalisme.

Il faut donc saluer la parution de cet ouvrage. Il ouvre les yeux sur une époque et nous rappelle combien pintes, cafés et brasseries sont des lieux importants de notre patrimoine.

L'arrière-goût amer que nous évoquons plus haut n'a en réalité pas tant trait à l'ouvrage lui-même qu'au regard trop souvent jeté sur l'époque qu'il raconte. Ce sentiment est d'ailleurs plus politique qu'affectif.

A de nombreux titres, cet ouvrage est aussi un livre d'histoire culturelle. Michel Rime s'arrête longuement sur les artistes et personnalités ayant, parfois déraisonnablement, fréquenté le Romand. Les chapitres intitulés «Trois piliers et beaucoup d'autres», «La Belle Hélène» et «Un café très littéraire», forment le cœur de l'ouvrage. L'auteur y fait défiler une foule de personnes et d'événements. Ils sont centrés sur une période s'étalant des années 1970 au début des années 1990. Chaque paragraphe ou presque est consacré à une autre personnalité. Le comédien Armand Ablanalp apparaît souvent, ainsi que Jacques Chessex. Le journaliste et écrivain Christophe Gallaz raconte de nombreux souvenirs. Me André Manuel, notre ancien rédacteur en chef, est également plusieurs fois décrit. C'est le lieu de remercier M. Rime d'avoir fait revivre cette personnalité importante du Mouvement de la Renaissance vaudoise.

L'ambiguïté du livre réside peut-être dans son rapport au passé, alors qu'il aborde une institution gastronomique encore bien vivante. L'ouvrage dégage l'impression d'ensemble qu'il y aurait eu comme un Age d'or du Canton de Vaud, dont le Café Romand aurait été l'une des scènes privilégiées, mais que cet Age d'or serait aujourd'hui révolu. Cela interroge naturellement le rapport des Vaudois d'aujourd'hui à leur identité.

Il est souvent illusoire de vouloir se référer à un âge d'or. De quelle période ceux dont nous sommes

nostalgiques l'étaient-il eux-mêmes? Rarement du temps qu'ils vivaient. Mais il faut admettre que durant les cinquante dernières années, le Canton a plus changé que de 1803 à 1945. Et pas obligatoirement en bien. La migration a profondément marqué la démographie cantonale. L'arc lémanique s'est enlaidi d'un urbanisme utilitaire, obnubilé par la villa individuelle et les sièges vitrés des multinationales. Le Gymnase et l'Université se sont démocratisés au point de créer une pression inédite sur les salaires et les emplois dans de nombreux secteurs. L'ouverture au monde anglo-saxon, l'idéologie sans-frontériste, l'idéal des week-ends en avion dans les capitales européennes, a instillé une culture globalisée chez les jeunes Vaudois. Les dérives pédagogiques du Département de la formation ont relégué l'enseignement de l'histoire et de la géographie vaudoises aux oubliettes.

Cela suffit à dire que notre génération de Vaudois – nés dans les années 1980 et devenus adultes après l'an 2000 – vit dans un Pays de Vaud très différent de celui que Me André Manuel, Jacques Chessex, André Francioli et M. Péclat ont pu connaître. De moins en moins de personnes sont encore à même de saisir les références contenues dans le *Portrait des Vaudois*.

Bien sûr, il est difficile de ne pas être nostalgique de ce Canton de Vaud de l'après-guerre tardif. Mais cette nostalgie ne doit pas nous interdire de déterminer quelques responsabilités. Pour dire les choses crûment: les personnes ayant vécu cette période, les acteurs de ce théâtre identitaire, sont aussi souvent les responsables de son déclin. Il serait malhonnête de dissimuler que ce sont eux qui, jusqu'à peu, étaient au pouvoir.

Il ne peut et ne doit y avoir qu'un seul Age d'or: aujourd'hui. Servir les Vaudois de 2020 doit prendre le pas sur la culture d'une vision fantasmée de ceux de 1973. Inlassablement nous devons faire œuvre d'alchimiste et transformer en pépite le plomb des temps actuels. Tant mieux si cela commence par le fait d'entrer au Café Romand pour y créer de nouveaux souvenirs.

Félicien Monnier

## Vienne 1900

On part toujours pour Vienne avec bonheur, même quand c'est dans le disgracieux parallélogramme rectangulaire de la Plateforme 10. C'est en effet là que le Musée cantonal des beaux-arts présente, jusqu'au 23 août, une exposition intitulée *A fleur de peau. Vienne 1910, de Klimt à Schiele et Kokoschka*. On y contemple des peintures, des dessins et – bonne idée! – des témoignages des arts appliqués (mobilier, vaisselle) dont le renouveau alla de pair avec celui des arts majeurs au tournant du siècle.

Période captivante où la double monarchie des Habsbourg, frappée par des drames, s'essouffle en peinant à trouver le moyen d'unir ses peuples, où le romantisme musical qui a jeté ses derniers feux explore de nouvelles voies aux limites de la tonalité avec Mahler et le jeune Schönberg et où les débuts de la psychanalyse freudienne troublent les esprits. C'est dans ce climat fébrile, un peu déliquescent mais riche d'idées et de résonances inédites que, du côté des arts plastiques, naît la Sécession viennoise, dont les principaux acteurs sont bien représentés à l'actuelle exposition.

Qu'est-ce que cette Sécession viennoise (dont l'apparition suit de peu celle d'un mouvement semblablement nommé en Allemagne), durablement symbolisée à la Karlsplatz par son bizarre palais qui, à défaut de beauté architecturale, offre un précieux témoignage historique? On l'a rapprochée du *Jugendstil* et

de l'Art nouveau, et c'est partiellement judicieux, certains des créateurs affectionnant aussi cette élégance décorative et ce graphisme floral qui était au goût du jour en divers points d'Europe.

Mais cela ne rend pas compte de la grande diversité des œuvres produites par les artistes liés à ce mouvement. L'œuvre qui domine l'exposition de Lausanne, *Goldfische* de Klimt, toute en fluidité sensuelle, en teintes délicates et surprenantes, avec en premier plan un des plus beaux fessiers féminins de l'histoire de l'art, est certes typique de la tendance voluptueuse – et un peu vénéneuse – qui inspire un partie du groupe. Mais cette harmonie quasi surréaliste n'a rien à voir avec les personnages anguleux, parfois hallucinés, de Schiele, avec la brutalité de Koloman Moser, avec la vigueur colorée de Kokoschka.

Les organisateurs de l'exposition tentent de trouver un dénominateur commun en évoquant la peau, d'une blancheur virgine dans certaines œuvres, derrière laquelle le squelette affleure dans d'autres, ou encore dont émane le rayonnement d'un halo. Il nous semble que c'est un effort intellectuel désespéré de donner une unité à ce qui n'en a pas. Il se pourrait que le point commun des artistes de la Sécession soit seulement... de faire sécession, chacun rejetant à sa manière le style impérial-bourgeois de la Vienne du XIX<sup>e</sup> siècle.

J.-F. Cavin

“

La démocratie ne régnera que le jour où mille culs-de-jatte persuaderont le reste des hommes de se couper les jambes. Car c'est au profit d'un petit nombre qu'elle tend – d'un vilain petit nombre.»

Paul-Jean Toulet, *Le Carnet de Monsieur du Paur*, Bouquins Laffont, p.284

La centralisation doit arriver à ne plus laisser un poisson dans une ville de mer, ni un fruit en province.

Edmond et Jules de Goncourt, in Philippe Moret, *Le Bouquin des aphorismes*, Robert Laffont, 2018

Chacun sait quelle folie s'est aujourd'hui emparée du monde, chacun sait qu'il participe lui-même à cette folie, comme victime active ou passive, chacun sait donc à quel formidable danger il se trouve exposé, mais personne n'est capable de localiser la menace, personne ne sait d'où elle s'apprête à fondre sur lui, personne n'est capable de la regarder vraiment en face, ni de s'en préserver efficacement.

Hermann Broch, *Théorie de la folie des masses*, 1934

”

# Pierre Rey, pionnier du traitement de la toxicomanie

Pierre Rey vient de nous quitter dans sa septante-huitième année. L'ancien patron charismatique de la Fondation du Levant, à Lausanne, résidait à Aigues-Mortes, dans le Gard, lorsqu'il a succombé à des complications cardiaques vendredi 10 juillet aux soins palliatifs d'une clinique de la Grande Motte. Compte tenu des circonstances, sa famille organisera une cérémonie du souvenir en octobre prochain en terre vaudoise.

Né le 5 avril 1942 à Fribourg, originaire de Scherz (AG), fils d'Albert et de Nelly, née Légeret, Pierre Rey avait fait un apprentissage de radio-électricien couronné par un CFC avant de suivre les cours de l'école de diacres de Lausanne et ceux de la célèbre Ecole sociale et pédagogique de cette ville, dite «Ecole Pahud», du nom de son directeur, Claude Pahud. Son diplôme en poche, il allait se vouer corps et âme à la lutte contre la toxicomanie et à la réinsertion professionnelle des toxicomanes, d'abord en qualité d'éducateur spécialisé au Centre d'accueil de Sauvabelin, puis de directeur de la principale institution vaudoise proposant des thérapies axées sur l'abstinence et la réinsertion professionnelle.

L'aventure avait commencé en 1971 avec la création à Lausanne, sous l'impulsion du professeur Armand Delachaux, directeur de l'Institut universitaire de médecine sociale et préventive, de l'Association du Levant, et l'ouverture, au 159 du chemin du même nom, d'un premier centre de prévention et de traitement de la toxicomanie. Deux autres centres verront bientôt le jour, l'un à La Pichollette, à la limite des communes d'Epalinges et du Mont-sur-Lausanne, l'autre à Couvet, dans le Val-de-Travers. Pour l'anecdote, La Pichollette avait été gratifiée en novembre 1985 de la visite de Nancy Reagan, qui avait lancé avec son mari «la guerre contre la drogue» aux Etats-Unis; à cette occasion, la «first Lady» américaine avait offert un superbe ordinateur à Pierre Rey; l'histoire ne dit pas s'il avait passé par les ateliers de Crypto AG.

Après quelques années de tâtonnements, Pierre Rey avait mis au point un traitement thérapeutique en quatre phases d'une réelle efficacité: les trois premières phases

se déroulaient à La Pichollette et à Couvet, avec des programmes thérapeutiques de désintoxication d'une durée moyenne de quatre mois chacun; la quatrième avait lieu au Centre du Levant, avec un programme de réinsertion socioprofessionnelle d'une durée moyenne de six mois. La discipline imposée était très stricte: pas de médicaments, pas de drogues illégales, pas d'alcool ni de violence, mais... autorisation de fumer (contrairement à la pratique de la Fondation des Rives du Rhône, en Valais). La majorité de l'équipe éducative était alors constituée d'anciens toxicomanes; la quasi-absence d'éducateurs spécialisés titulaires d'un diplôme suscitait méfiance et critiques dans certains milieux.

Le succès a pourtant été rapidement au rendez-vous: plus de 40% (et jusqu'à 45%) de sortie de

la drogue au bout de dix-huit mois, avec – il est vrai – des

chiffres qui manquaient au-delà de deux ou cinq ans. «Le Levant, c'est l'espoir de la vie retrouvée», proclamait Claude Ruy, alors conseiller d'Etat en charge de la Santé publique et président du Gouvernement vaudois, lors d'un gala organisé au Palais de Beaulieu en faveur de la Fondation du Levant, qui avait remplacé fin 1987 l'association originelle, et que présida longtemps et de main de maître le juriste Jean-Pascal Rodieux.

Depuis 1989, la Fondation du Levant a investi une partie de ses ressources dans la prise en charge des malades du sida en fin de vie. C'est Françoise Rey, l'épouse de Pierre, qui a pris la direction du Soleil-Levant. Cette institution occupant un autre bâtiment du chemin du Levant a été transformée en établissement psycho-social médicalisé lorsque les cas de sida ont été moins nombreux.

Pendant cinq ans, Pierre Rey a représenté la Suisse dans un groupe d'experts du Conseil de l'Europe, à Strasbourg. Il a participé en 1995 aux Assises nationales de la drogue, au Palais fédéral, aux côtés des Vaudois Philippe Pidoux, Jean-Marc Schwenter et Francis Thévoz. Il a été souvent consulté en qualité d'expert par la Berne fédérale; empêché, en 2002, de participer à une audition de la Commission de la sécurité sociale et de la santé publique du Conseil national, il m'avait demandé de le remplacer. J'ai aussi eu le privilège de participer pendant douze ans (1996-2007) aux travaux de la Commission consultative de la Fondation du Levant. On y entendait des hommes de terrain et des scientifiques de haut niveau, souvent favorables à une politique de la drogue visant à l'abstinence et à la réinsertion professionnelle des toxicomanes. C'était un extraordinaire laboratoire d'idées, comme l'ont été en plusieurs occasions le Conseil consultatif pour la prévention et la lutte contre la toxicomanie du Canton de Vaud, créé sur l'initiative de Claude Ruy mais

dissous par Pierre-Yves Maillard (1996-2009), et l'Association romande contre la drogue, créée en 2003.

Pierre Rey animait les *Nouvelles du Levant*, bulletin de recherche et d'information de la Fondation du Levant, et il était l'auteur de deux ouvrages qui restent d'une grande actualité: *On peut quitter la drogue* (Lausanne, Pierre Marcel Favre, 1981), et *Vivre* (Le Mont-sur-Lausanne, Ed. Ouverture, 1986).

Début 2003, Pierre Rey passait le témoin à l'un de ses principaux collaborateurs, Yves Lanini, promu directeur éducatif, et à un directeur administratif, Pierre Favre. L'institution, subventionnée par l'OFAS et l'Etat de Vaud en raison de son caractère d'intérêt public, connaîtra une grave crise en 2007 et devra modifier son programme de traitement dans le cadre de la nouvelle politique de la drogue basée sur les quatre piliers. Déjà sous la direction de Pierre Rey, le Levant et sa rigueur thérapeutique avaient été l'objet de critiques acerbes et de pressions financières et médiatiques infâmes de la part de milieux permissifs ou

relégationnistes. Mais ceci est une autre histoire.

Dans une lettre du 23 janvier 2003 cosignée par Jean-François Cavin, alors directeur du Centre Patronal, et l'auteur de ces lignes, nous avons exprimé à Pierre Rey notre reconnaissance pour l'engagement éclairé et l'humanité, heureusement combinée avec le réalisme et le courage, dont il avait témoigné tout au long d'une carrière vouée à la réalisation du bien commun. Ancien diacre (mais ne l'est-il pas toujours resté?), il avait appliqué à son institution – et avec quel succès! – la vieille règle chrétienne de saint Benoît, qui consiste à se retrouver d'abord soi-même, avant de retrouver la dimension de l'autre. C'est bien grâce à lui, à son infatigable épouse et à ses collaborateurs que de nombreux jeunes, parmi les plus démunis, ont retrouvé dignité et raison de vivre.

Pierre Rey s'en est allé rejoindre un monde meilleur et réputé sans drogues. Nous garderons la mémoire de cet homme exceptionnel.

Jean-Philippe Chenux

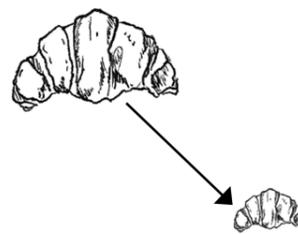
“

J e ne peux cependant pas terminer cette présentation sans parler des relations «Canton-Communes». Ces dernières sont très mauvaises, pour ne pas dire quasi inexistantes, tant le Canton n'a plus aucun respect pour les communes dont il ne fait qu'une seule chose, les faire payer.

En conclusion, espérons qu'après ce terrible épisode de COVID-19 les mentalités changeront et toutes et tous nous retournerons à l'essentiel.

Dominique Dafflon, syndic de Saint-Barthélemy, *Feuille des avis officiels*, N° 46, juin 2020.

”



## Décroissants en croissance

On connaissait le croissant rouge, mouvement destiné à alléger les souffrances humaines. A l'opposé, nous voici désormais face aux décroissants verts, dont le porte étendard local est un politicien père au foyer réclamant que l'Etat limite notre mobilité, limite notre consommation d'énergie (toutes sources confondues), limite la température dans nos habitations, limite la production de nos entreprises et limite nos revenus, tout en augmentant les taxes et les prélèvements.<sup>1</sup>

### LE COIN DU RONCHON

Ce programme de croissance à tout prix du contrôle étatique, après avoir séduit l'année passée près de la moitié des députés au Grand Conseil, a maintenant convaincu

une majorité d'électeurs à Vevey. Ainsi le nouveau municipal décroissant-alternatif, que d'aucuns compareraient volontiers à Mao Tsé-toung ou à Kim Jong-un, nous semble plutôt s'inscrire dans la lignée de Sir Winston Churchill, qui a su se rendre populaire tout en ne promettant que du sang et des larmes – à cette différence toutefois que l'ancien Premier ministre britannique ne ménageait pas son énergie, ni n'exigeait cela des autres.

Dans ses premières déclarations, celui qui se présente comme «objetteur de croissance» a déjà affirmé que la décroissance ne s'appliquerait pas aux impôts. On ne l'a par ailleurs pas entendu s'insurger contre la croissance de ses soutiens électoraux. Comme quoi tout est relatif.

<sup>1</sup> Voir *La Nation* n° 2125 du 21 juin 2019.

## La Nation

Rédaction

Jean-Blaise Rochat / Frédéric Monnier  
CP 6724 1002 Lausanne

Tél. 021 312 19 14 (de 8h à 10h)

Fax 021 312 67 14

courrier@ligue-vaudoise.ch

www.ligue-vaudoise.ch

IBAN: CH09 0900 0000 1000 4772 4

ICM Imprimerie Carrara Morges